

Festival de Pierrefonds

La Mère de S.I. Witkiewicz

Ces Polonaises qui nous rendent ivres de théâtre

Irena Jun et Maria Wieczonek du Théâtre-Studio de Varsovie nous ont proposé, pour deux soirs, une version dépouillée de *La Mère* de S.I. Witkiewicz. Un vrai régal.



Irena Jun et Maria Wieczonek nous ont procuré une heure de bonheur théâtral intense.

Envoûtés. Tel était le sort réservé aux spectateurs lors de la représentation de *La Mère* au Festival de Pierrefonds le week-end dernier. Dès l'entrée, le décor planté au fond de la salle des gardes nous prépare à affronter l'étrange. Ce décor, c'est la sobriété même : une chaise, quelques oripeaux noirs qui pendent, gigantesques, une malle. Et pourtant, la magie des éclairages opérant, ces quelques objets suffisent à décrire un univers fascinant. Déjà on imagine le drame qui s'annonce. Bientôt, le son déchirant d'un violon trouble nos

oreilles. Toute de noir vêtue, une musicienne fait son petit tour, campe par quelques notes la tragédie qui va se dérouler sous nos yeux, puis s'en va, happée par l'obscurité d'où elle a surgi. Puis c'est l'entrée en scène d'Irena Jun qui campe la Mère, cette mère possessive, alcoolique dont la jouissance suprême est de sacrifier sa vie à son fils, afin de le mieux maudire. Nous prenant à témoin, elle crie sa haine pour celui qu'au fond de son cœur elle adore, pour hurler son mépris de celui qu'assurément elle admire. Après ces lamentations pon-

tuées de diatribes, de confidences sur les fastes d'antan, elle s'en va. A nouveau entre en scène la violoniste qui jette quelques couplets en pâture aux spectateurs impatients puis s'éclipse. Paraît alors le maudit. Divine surprise, lui aussi a emprunté les traits d'Irena Jun. Mais qui mieux qu'elle pouvait interpréter le contrepoint de cette mère déchirée entre regrets et espoirs camouflés ? Tout de clair vêtu ce fils représente la lumière et l'avenir, fut-il incertain, alors que la Mère attifée de noir incarne incontestablement le passé trépassé. Ce fils aussi clame sa douleur et sa révolte face à l'incompréhension de celle qui lui a donné le jour. Non il n'est pas un écrivain raté, non il n'est pas un penseur médiocre.

Alors que les actes se suivent, le temps semble immobile. Mais le destin veille : le fils étouffé mais iconoclaste «réussira». Pauvre, il sera riche. Même si pour cela il lui faudra vendre les charmes de sa femme, en profitant au passage de ceux d'une belle milliardaire. Méconnu, il verra ses idées -passablement fumeuses- conquérir le monde. Ce sera la victoire du non-conformisme sur la vertu étouffante, le triomphe du nihilisme sur l'obscurantisme. Pour clore le tout, l'irréparable sera commis. Dans un accès de rage le fils tuera sa mère, se livrant ainsi au remords éternel.

Un regard d'esthète

Cul de sac ! Witkiewicz en écrivant cette pièce en 1924 jetait sur le monde un regard d'esthète désabusé. Refusant le réel, l'écrivain polonais se posait en précurseur du théâtre absurde cher à Gombrowicz et acquerrait ainsi un statut d'auteur au-dessus des modes. Mais disons le tout net, certains monologues n'ont pas très bien vieilli. Malgré cela le charme opère toujours. L'interprétation magistrale d'Irena Jun et de Maria Wieczonek (la violoniste) y sont sans doute pour beaucoup. Signalons au passage que cette (superbe) adaptation raccourcie d'un spectacle qui

fit voici une vingtaine d'années les délices du couple Barrault-Renaud est signée... Irena Jun. Plus étonnant encore, cette version française, créée pour la première fois vendredi soir, ne sera plus jouée dans notre pays.

Heureux festival de Pierrefonds. Et pauvre Irena Jun qui mérite un grand coup de chapeau pour avoir réalisé un travail aussi fabuleux pour seulement deux soirées. A moins que...

Nicolas DORVAL